

Loïc Artiaga

Rocky

La revanche rêvée des Blancs

{extraits}

LES PRAIRIES ORDINAIRES

2021

Sommaire

Avant-Propos	10
1. Philadelphie, le monde <i>ici</i>	40
2. Les batailles du Spectrum	70
3. À l'épreuve de la virilité	98
4. Un drame durant la guerre froide	132
5. L'adieu aux armes	160
6. La fiction comme occultation	186
Chronologie présentée dans les cycles <i>Rocky</i> et <i>Creed</i>	222
Remerciements	227

Avant-propos

Production modeste, *Rocky* est la surprise cinématographique de l'hiver 1976-1977. Récompensé de trois Oscars pour son classicisme, ce mélodrame sportif raconte la défaite d'un poids lourd anonyme, Robert « Rocky » Balboa, et son histoire d'amour avec Adrian Pennino, employée dans une animalerie. Considéré comme l'un des films plus rentables de l'histoire du cinéma, *Rocky* occupe la première place du box-office aux États-Unis avant de connaître un succès mondial. De nouvelles productions prolongent cet univers narratif, saga contemporaine majeure, composée à ce jour de deux cycles, de deux novélisations à la diffusion discrète et d'une multitude de productions dérivées.

Rapidement, la bienveillance critique suscitée par le premier long métrage s'évanouit. Elle repose initialement sur une lecture sociale, qui plébiscite l'histoire d'un héros de la classe ouvrière confronté aux difficultés de l'existence. Convenons que Sylvester Stallone, maître d'œuvre et acteur principal de *Rocky*, a forcé le trait, en opposant à son personnage des adversaires toujours plus caricaturaux. Après Apollo Creed, mauvaise copie de Mohammed Ali, viennent Clubber Lang puis Ivan Drago, plus proches de la machine

à tuer que du modèle de l'athlète classique. Au terme du quatrième volet, la journaliste Janet Maslin prophétise : « À ce rythme, lorsqu'il parviendra à faire *Rocky V*, le personnage devra se colleter un type scintillant et musclé venu de la planète Mars¹. »

Rapidement, Stallone a levé les ambiguïtés sociales qui pouvaient faire de son personnage un *working class hero* pour critiques progressistes. Jusqu'aux années 1990, le personnage de Balboa, à l'abri du besoin, s'embarrasse peu des vicissitudes des classes populaires. Obsédés par les béances esthétiques et par les faiblesses narratives de ces objets sériels, des observateurs comme Janet Maslin n'ont pas pris la mesure de leur dimension contrefactuelle. La saga crée pourtant une histoire nouvelle de l'Amérique contemporaine, un monde que les spectateurs font « semblant d'habiter² ». De leur côté, les historiens n'ont accordé qu'un intérêt modeste aux gros bras du cinéma. La place qu'occupe le personnage dans notre imaginaire, la ferveur des spectateurs, prêts par exemple à briser les vitres d'un cinéma de Reims pour assister au sacre de « l'Étalon italien »³, sont autant de points aveugles des études culturelles.

Involontairement, Philip K. Dick, l'augure halluciné des temps qui voient naître Rocky, offre une première clé pour comprendre le phénomène. Dans *Ubik*, ses personnages disposent d'un vaporisateur dont l'usage retarde l'effet du vieillissement sur les êtres et contrecarre l'obsolescence des objets : « Ravivez vos parquets avec

1. Janet Maslin, « Screen: "Rocky IV", vs the USSR », *The New York Times*, 27 novembre 1985. Les sources en anglais et les dialogues originaux des films sont traduits dans le corps du texte.

2. Thomas G. Pavel, *Univers de la fiction*, Paris, Le Seuil, 2017 [1986], p. 143 : « Nous faisons semblant d'habiter les mondes de la fiction tout comme, au cours des rêveries ou des thérapies psychiatriques, nous faisons semblant d'avoir des destins différents du nôtre. »

3. « Queue pour *Rocky IV* devant les cinémas », journal télévisé, FR3 Champagne-Ardenne, 22 janvier 1986.

Ubik » ; appliquez sur vos cheveux « la crème Ubik revitalisante » ; « Ubik, en un clin d'œil, vous remet sur pied ». Le roman popularise les univers parallèles et schizophrènes, promis à un immense succès. *Rocky*, c'est *Ubik*, avec un short étoilé et des gants de cuir rouge. Les personnages d'*Ubik* sont morts, comme la société de Balboa. Le pugiliste maintient à bout de bras un monde où les Blancs dominent l'art de la cognie et où les États-Unis dictent la marche mondiale des sports. Comme le rappelle Sylvie Laurent, être blanc « n'est ni une caractéristique biologique ni une appartenance physique. C'est un rang, un statut, un patrimoine⁴. » Or le ring est le lieu par excellence de la confrontation des races et des nations. À l'époque de *Rocky*, la place des pugilistes africains-américains et cubains se conforte dans les grandes compétitions, l'Union soviétique puis la Chine contestant l'hégémonie athlétique états-unienne. Mais, s'adressant à un public plus large que celui qui suit les compétitions régulières, le premier cycle des *Rocky* fait écran à la réalité et participe à sa corruption. Il met en scène un *backlash*, un revanchisme. L'industrie du cinéma structure et étaye notre imaginaire puis, en retour, notre perception du réel. Par son caractère invasif, la culture médiatique surimpose à la réalité images et schèmes d'intelligibilité, au point que les vies de John Tate, Mike Weaver, Michael Dokes, Gerrie Coetzee, Tim Witherspoon, Pinklon Thomas, Greg Page, Tony Tubbs, Michael Spinks et Trevor Berbick, qui dominent à tour de rôle les compétitions des poids lourds de la fin des années 1970 et durant la décennie suivante, sont moins connues que celle de Robert « Rocky » Balboa, qui pourtant n'a jamais existé. Rocky éclipse ainsi la carrière de Larry Holmes, véritable champion des lourds entre 1978 et 1985, boxeur doué dont la carrière se prolonge comme celle de Balboa jusqu'au début du XXI^e siècle.

4. Sylvie Laurent, *Pauvre Petit Blanc. Le mythe de la dépossession raciale*, Paris, MSH, 2020, p. 14.

Il ne s'agit pas de défendre ici la supériorité de l'imaginaire sur le réel, mais de constater sa capacité à prendre place et à faire sens lorsque le réel devient moins visible. À l'ère médiatique, comme l'écrit Evgeny Morozov, « la vérité, c'est ce qui attire le plus de paires d'yeux⁵ ». Pourtant, « dans la vraie vie », Stallone/Balboa n'aurait eu aucune chance face à Holmes : « Il ne m'aurait pas battu. Il est trop petit, trop court, il n'a pas d'allonge, pas de vitesse, il n'a pas de *jab* [...]. On ne peut pas prendre ce type au sérieux. Il ne fait pas réellement ce qu'il prétend faire. Ce n'est bon que pour les films et les choses du même genre⁶. »

Cette première effraction médiatisée, qui transforme un personnage de fiction en successeur de Mohammed Ali, s'achève à la fin des années 1980. Il faut alors l'avènement de Mike Tyson, champion et icône sportive hors norme, pour que Balboa quitte le ring. Arborant sur ses t-shirts le slogan « *Be Real* » (« Sois vrai »), Tyson tord alors la réalité en sens inverse, de la fiction vers la boxe, et amène dans le sport une violence qui semble tirée d'une bande dessinée. Mais Stallone ne désarme pas. Après une interruption d'une quinzaine d'années, il ranime Rocky. Il suscite de nouveaux épisodes, chacun rappelant les faits d'armes fictifs de son héros et renforçant la mystification initiale. Le personnage ne boxe plus, ou peu, mais les films rappellent combien il fut, ou aurait été, un grand champion au début des années 1980 – époque devenue une sorte de trou noir de l'histoire des compétitions poids lourds, dont seuls les initiés voudraient connaître le déroulement véritable.

La force et la profondeur de cette intrusion dans la réalité sont-elles mesurables ? Pantheon, la base de données qui évalue la célébrité à l'âge global signale la familiarité du grand public avec les

5. Evgeny Morozov, « Les vraies responsables des fausses nouvelles », *Silicon Circus. Les blogs du Diplo*, 13 janvier 2017.

6. Entretien avec Larry Holmes, 12 juillet 2019.

champions du monde des poids lourds du second xx^e siècle. Ces sportifs sont tous des vedettes mondiales, à quelques exceptions près : les boxeurs dont les titres coïncident chronologiquement avec les opus II, III et IV du premier cycle, soit ceux du règne fictif de Robert « Rocky » Balboa. Ce dernier les remplace-t-il dans la mémoire contemporaine ? Pantheon ne collecte pas d'informations sur les héros de fiction et ne permet pas de répondre directement à cette question. Mais la base recense 1 193 comédiens, classés en fonction de leur renommée internationale. Sylvester Stallone y apparaît à la 14^e place, entre Brigitte Bardot (13^e) et James Dean (15^e). Puisque « les personnages des films contaminent les stars » et réciproquement⁷, l'indice de notoriété de l'acteur peut être comparé à celui des grands boxeurs. L'acteur obtient ici un score équivalent à celui de Mohammed Ali et supérieur à celui de tous les autres pugilistes majeurs⁸. Face à la postérité, Rocky l'emporte donc, sans avoir à combattre sur le ring les champions authentiques de son époque.

Le succès du premier film de la saga ne pouvait présager cette reconnaissance planétaire, élément d'une américanisation qui vise « à construire une nation aux dimensions de la planète par un incessant mouvement de va-et-vient entre le continent nord-américain et le reste du monde⁹ », ni le rôle singulier joué par le personnage de Rocky dans la représentation des classes sociales, des races, des masculinités ou dans la formulation d'enjeux géopolitiques pour le public

7. Edgar Morin, *Les Stars*, Paris, Le Seuil, 1972 [1957], p. 36.

8. Voir, pour la méthodologie de calcul, Amy Zhao Yu, Shahar Ronen, Kevin Hu, Tiffany Lu et César A. Hidalgo, « Pantheon 1.0, a Manually Verified Dataset of Globally Famous Biographies », *Scientific Data*, 3-150075, 2016. Sylvester Stallone obtient un indice de 26,57, Mohammed Ali de 26,17, Rocky Marciano de 25,08, Joe Louis de 23,57, Max Schmeling de 23,52, Mike Tyson de 23,05. La base, mise en ligne par le Massachusetts Institute of Technology est consultable à l'adresse pantheon.world.

9. Ludovic Tournès, *Américanisation. Une histoire mondiale, xviii^e-xx^e siècles*, Paris, Fayard, 2020, p. 8.

global. Avec l'appui financier des productions Chartoff-Winkler puis de United Artists et de la Metro-Goldwyn-Mayer, Sylvester Stallone enchaîne les épisodes. L'effraction faite au réel par Balboa n'est pas simplement une performance médiatique, elle nourrit des représentations idéologiques. Ces films et le phénomène culturel qu'ils suscitent posent des problèmes de méthodes et d'écriture savante à l'historien qui veut s'en saisir. En effet, comment raconter avec rigueur la vie d'un personnage de fiction ? Et pourquoi s'y employer ?

{fin de l'extrait}